

Lectrice Argent 2^e cycle du secondaire

Marie-Lou Lebel-Dupuis

École secondaire Charles-Gravel, Chicoutimi

Commission scolaire des Rives-du-Saguenay

2009

L'unité manquante

Aujourd'hui, après avoir choisi au hasard de me rendre au Yémen, je débarquais dans sa principale ville, Sanaa. N'ayant apporté aucun bagage, j'étais sortie en un temps record de l'aéroport.

La température, supportable à l'intérieur, était rapidement devenue suffocante au contact de mes pieds sur le sol de la capitale.

Tout ici me semblait différent - allant de la teinte brunâtre des bâtiments jusqu'au code vestimentaire de ce pays, qui était des plus conservateurs - mais c'était pourtant ici que je me devais de trouver un point commun entre les différentes peuplades de notre planète, sans quoi mon existence n'aurait plus aucun but.

Je vous explique : je m'étais réveillée la veille avec un étouffant désespoir, un désespoir face au monde dans lequel nous vivions. Je me disais que si la race humaine ne trouvait pas un moyen de faire la paix et de s'unir avec ses semblables, jamais elle ne serait capable de survivre aux défis très nombreux de notre ère. Je ne voulais pas continuer de vivre dans un monde voué à l'échec, j'avais absolument besoin de savoir qu'un futur m'attendait, quel qu'il soit. Je ne pouvais pas restée les bras croisés, attendant la prochaine catastrophe humanitaire. Impossible. J'avais donc pris l'un des premiers vols partant de l'aéroport Trudeau, à Montréal, pour une contrée éloignée dont je n'avais que très peu entendu parler jusqu'alors.

Sitôt arrivée à bon port, j'avais commencé mes recherches dans l'un des nombreux souks de la ville. J'espérais trouver des réponses au milieu des tissus colorés, des poteries et des marchandises de toutes sortes, malgré le soleil qui plombait sur mes épaules et le vent porteur de sable qui me fouettait le visage.

*

Alors que je me laissais guidée par mes pieds, endoloris après des heures d'errance, j'ai fini par atterrir tout bonnement devant une mosquée. Quelques instants m'ont été nécessaires avant que mes yeux cessent de contempler avec ébahissement l'architecture merveilleuse du dit bâtiment et de sa tour.

C'est alors que j'ai regardé autour de moi. Rectification : c'est alors que je les ai vus, *eux*, me regarder. En effet, je pouvais observer le regard mauvais des hommes et celui des femmes à travers la mince fente de leur voile, et tous et toutes semblaient me dévisager.

Mais à quoi pouvais-je bien m'attendre ? À ce que la religion soit d'une aide quelconque dans ma recherche ? Je débarquais ici, dans la cour d'un domaine sacré, supposant que j'allais trouver le Graal de ma quête... ? C'était stupide.

Puisque rester plantée là n'était sans doute pas la meilleure des idées, étant donné le nombre croissant de passants qui se rassemblaient autour de moi en proférant ce que je ne pouvais croire qu'être des insultes, j'ai pris la fuite. D'abord d'un pas mal assuré, puis de plus en plus énergique. Peut-être allaient-ils me suivre après tout ? Mieux valait ne pas prendre de risques, et c'est pourquoi j'ai donc emprunté le premier taxi venu à ma disposition.

« Taxi ». Le mot était inapproprié pour ce cas-là. « Fumoir sur roues » aurait à mon avis plus convenu ! En effet, aussitôt engouffrée par la portière, une puissante odeur de tabac m'a clouée sur la banquette arrière.

Malheureusement, la source de cette odeur se trouvait dans le même habitacle que moi, assise devant le volant. super. Je me suis empressée de donner une destination au chauffeur, priant pour que le trajet soit bref et rapide.

*

Je me suis extirpée du véhicule quelques minutes plus tard, sur la *Grande Place*, les poumons brûlants. Non seulement cet homme consommait du tabac, mais il avait en plus fallu qu'il m'offre une feuille d'une plante rabougrie; c'était dans un anglais rudimentaire et teinté d'un fort accent qu'il m'avait offert ce qu'il disait être du « Qat ».

Après m'être éloignée du taxi, mon corps s'étant revigoré de l'air qui lui faisait défaut depuis le début du trajet, j'ai repensé à la petite brochure touristique que j'avais reçue durant mon vol de 19 heures dans l'avion; on y avait mentionné la plante étrange du chauffeur. Je l'ai sortie et parcouru ses paragraphes jusqu'à ce que le mot « Qat » y soit apparu. À mon grand étonnement, voici ce qu'on pouvait y lire : « Tous les jours, vers treize heures, l'activité économique s'arrête au yémen; c'est l'heure du Qat, une plante narcotique dont les yéménites mâchent les feuilles et qui plongent ceux qui s'y adonnent dans une douce torpeur... »

J'en ai lu bien assez pour comprendre de quoi il s'agissait : de drogue, bien entendu.

La vie a un dôle de sens de l'humour. Je dirais même qu'elle est ironique. En parcourant des milliers de kilomètres, d'un côté à l'autre de l'océan, je ne m'attendais pas à ce que la drogue soit le seul point commun des peuples de la Terre.

Ça en était beaucoup trop pour moi. Les larmes ont ruisselé malgré moi sur mon visage, disparaissant au fur et à mesure sous le vent aride. Tout ce parcours accompli depuis deux jours pour en arriver à cette conclusion. Ce n'était pas pour savoir que toutes les nations consommaient des substances illicites, quelle que soit leur forme, que j'avais parcouru tout ce chemin. Jamais une réponse n'avait été plus amère. Je ne laisserai plus l'occasion d'une telle déception se reproduire. Jamais plus, étant donné que je ne pouvais en supporter davantage. C'était terminé.

C'est entourée de gens que je ne connaissais pas, dans la chaleur étouffante, noyée dans une foule ne parlant pas un traître mot de ma langue maternelle que j'ai pris ma décision. J'allais en finir. Et vite.

Mes yeux encore humides se sont posés sur la route achalandée tout près. Agissant sur le coup de l'impulsion, mes jambes m'ont transportée jusqu'à sa limite.

Je me suis élancée sur la voie, faisant fi des grondements émanant des véhicules. Une automobile m'a évitée de justesse dans un crissement de pneus à vous déchirer les tympans. Un taxi m'a ensuite frôlée pour poursuivre sa course sous une avalanche de klaxons, et c'est alors qu'un camion fonçait droit sur moi que je les ai vus, attendant patiemment de l'autre côté. D'abord, lui, avec sa peau basanée, puis elle, le visage aussi blanc que de l'ivoire. Lui, la tête enrubannée dans l'un de ces tissus colorés que j'ai pu apercevoir toute la journée, et elle, simplement vêtue d'un jeans et d'un T-shirt, dans le plus pur style occidental. Tous deux se tenaient main dans la main, le regard complice.

Serait-il possible que, à l'instant où je franchissais cette intersection, au moment même où mon désespoir envers la race humaine m'a amené à faire un acte téméraire et stupide, j'ai su que tout n'était pas perdu ?

Si ce couple inusité avait pu surmonter toutes les barrières concernant la race, la religion, l'ethnie, les différentes valeurs et les mœurs, pourquoi d'autres ne le pourraient-ils pas ? Pourquoi des masses entières de gens ne le pourraient-elles pas ?

Je me suis jetée au milieu de la route, espace dénué de voitures, espérant que cela me serait suffisant afin d'éviter une collision qui m'allait être mortelle. J'ai fermé les yeux. Attendu.

Lorsque que je les ai rouverts, je distinguais deux ombres devant moi. Me relevant de la chaussée poussiéreuse pour jauger les silhouettes, j'ai pu contempler de près mon fameux couple.

J'étais maintenant debout, au milieu d'un flot continu de voitures circulant à grande vitesse, entourée de mes sauveurs.

